

HOMMAGE À OSCAR CULLMANN

Allocution à l'occasion de son 90^e anniversaire (1992)

Marc Lienhard

Monseigneur, Messieurs les présidents, Monsieur le vice-président de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Messieurs et Mesdames, chers collègues, cher Monsieur Cullmann. C'est pour notre Faculté un privilège et une joie de pouvoir fêter le 90^e anniversaire de notre maître, collègue et ami Oscar Cullmann. Certes, O. Cullmann a quitté la Faculté dès 1938 pour enseigner à Bâle et, par la suite aussi, après un intermède strasbourgeois (1945-1948), à Paris, sans oublier les cours donnés régulièrement à Rome, à New York et, de façon ponctuelle, dans bien d'autres Universités. Et pourtant, il n'a pas cessé, au cours de sa longue carrière, de témoigner d'un profond attachement à la région qui l'a vu naître et à l'université de ses débuts. Il aime rappeler ce qu'il doit à des maîtres comme Baldensperger et Hauter. Il se souvient du temps où il fut Directeur du Séminaire protestant (1926-1930). C'est à Strasbourg qu'il soutient en 1930 sa première thèse sur *Le Problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin* puis, en 1945, sa grande thèse sur *Temps et Histoire dans le christianisme primitif*, publiée ensuite sous le titre *Christ et le Temps*. Je rappelle encore le fait que plusieurs enseignants actuels de notre maison, pas seulement de Nouveau Testament, ont été marqués par l'enseignement dispensé par O. Cullmann à Paris où à Bâle ; je n'oublierai pas non plus la part qu'il a prise au rayonnement scientifique de notre revue : la *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, dans laquelle il a publié de nombreux articles, le premier ayant paru en 1925, alors que l'auteur avait 23 ans !

Mais, cher M. Cullmann, nous ne sommes pas réunis seulement pour rappeler les multiples liens qui vous unissent à notre Faculté et détourner ainsi plus ou moins subtilement un peu de votre renommée vers notre Maison. C'est bien de vous qu'il s'agit aujourd'hui, et nous voudrions, en toute simplicité, vous exprimer notre reconnaissance pour l'œuvre accomplie. Permettez-moi d'en relever l'une ou l'autre caractéristique, avant de conclure par quelques réflexions sur votre démarche œcuménique.

Ce qui me frappe d'abord, c'est que, au-delà d'un enracinement réel et profond dans un pays donné, la France, et une province, l'Alsace, au-delà de la fidélité à la tradition protestante, vous avez toujours réussi à dépasser les frontières nationales, culturelles, voire confessionnelles, à l'exemple des savants de l'Europe classique. Aux différents lieux d'enseignement, ajoutons le fait que vos livres ont paru dans les principales langues européennes (*Christ et le temps* a même été traduit en japonais). Et puis, vous vous êtes senti à l'aise pour enseigner aussi bien dans une Faculté de théologie classique comme celle de Bâle que dans des institutions telles que l'École Pratique des Hautes Études ou la Sorbonne, où, sans renier votre profil de théologien, vous avez enseigné les sciences religieuses.

Volonté de dépassement aussi dans le champ des disciplines qui ont fait l'objet de vos recherches et de votre enseignement. Certes, depuis votre première publication en 1925, la base fut toujours le Nouveau Testament. Mais vous aimez rappeler qu'à Bâle s'y ajouta l'histoire de l'Église, du moins jusqu'au Moyen Âge. Plusieurs de vos publications ont d'ailleurs traité de l'Église ancienne et de la patristique. Mais vous avez abordé bien d'autres domaines du champ théologique : l'éthique, en particulier par vos travaux sur l'État dans le Nouveau Testament, la dogmatique, par votre thème central, le salut compris comme histoire, et, bien sûr, par votre grand ouvrage sur la christologie du Nouveau Testament ou des études telles que celle portant sur la résurrection et l'immortalité de l'âme. Quant au grand public cultivé, il oublie presque le spécialiste du Nouveau Testament pour retenir principalement vos travaux sur l'œcuménisme.

Parlons encore de votre indépendance vis-à-vis des grands courants ou des écoles, souvent très exclusives, qui traversent, pour ne pas dire divisent la théologie et les Facultés protestantes. Le libéralisme de type ritschlien (A. Harnack), celui de l'histoire des religions (A. Schweitzer), la *Formgeschichte* (R. Bultmann) ou la théologie de Karl Barth, chacun de ces courants vous a marqué en son temps et à sa manière. Mais il est aisé de relever les différences qui vous séparent de chacun d'eux.

Vous êtes un pédagogue né. Vos lecteurs aussi bien que vos auditeurs ont toujours discerné dans vos exposés le souci didactique, la clarté de la présentation qui sait dégager les enjeux et informer de façon simple et précise sans nécessairement faire étalage de l'érudition qui pourtant sous-tend toujours vos travaux.

Cela m'amène à évoquer cet ensemble de passerelles qui relient votre œuvre scientifique au temps présent, à l'Église et à un public dépassant le cercle des initiés. Vous n'êtes pas resté enfermé dans la tour d'ivoire du savant qui a l'éternité devant lui. Ce qui se passe

dans le temps est loin de vous laisser indifférent. En un siècle où le totalitarisme s'est abattu sur de nombreux pays, vous accordez une importance particulière à l'État. Je me rappelle vos propos de table sur la fin de la IV^e République en 1958. Quand les révolutions éclatent, y compris dans l'université, vous traitez de *Jésus et des révolutionnaires de son temps* (1970).

Autre passerelle : celle qui va de la théologie scientifique, au meilleur sens du terme, à l'Église. Pendant des décennies, bon nombre de pasteurs ont trouvé dans vos écrits sur le culte, sur le baptême, sur l'eschatologie, sur le Christ, de quoi nourrir leur message et leur vision de l'Église, au point qu'on a pu vous qualifier de *praeceptor ecclesiae* (K. Froehlich). Un pasteur alsacien qui s'excuse de ne pas être présent ce soir, m'a écrit qu'il avait lu trois fois votre ouvrage *Christ et le temps* (en 1947, en 1968 et en 1984) !

Mais vos lecteurs ne se recrutent pas seulement parmi les pasteurs ; on les trouve aussi dans un public plus large, tout simplement intéressé par les questions que vous abordez.

Il y eut surtout un événement qui cristallisa vos énergies et qui permit à cette conjonction entre théologie et Église, science et grand public de s'exprimer : ce fut le Concile de Vatican II. C'est de cela, et plus généralement de votre engagement œcuménique, que je voudrais dire un mot pour terminer.

Étiez-vous déjà porté vers le dialogue avec Rome lors de vos débuts à Strasbourg dans les années 30 ? Vous n'avez pas fait partie – je crois – du groupe *Una Sancta* qui réunissait des curés et des pasteurs alsaciens autour du peintre Bacher, l'un des premiers cercles de ce genre en France. Et, si le cercle amical de quelques professeurs de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg s'intitulait le « Vatican », il n'y avait derrière ce terme aucune volonté de rapprochement avec le Vatican de Rome. Dès les années 20, dites-vous dans une notice autobiographique, vous avez eu des entretiens avec le père Congar. Et puis, votre article de 1925 et votre insertion dans le courant de la *Formgeschichte* constituaient un certain rapprochement avec des positions catholiques dans la mesure où l'on se concentrait sur le Christ de la tradition, mais vous avez bien précisé que seule la tradition primitive constituait la norme.

Il y eut, en 1952, votre livre sur *Saint Pierre, disciple et martyr*, dont la figure retenait votre attention depuis votre thèse sur le roman Pseudo-clémentin. Vous y souligniez à la fois l'authenticité de Mt 16,17-19 et la fonction de Pierre comme fondement apostolique de l'Église, tout en récusant l'idée de succession. Cela entraîna tout normalement une réflexion sur la tradition, en discussion avec le

père Daniélou notamment : il n'y a pour vous qu'une seule tradition normative, la tradition apostolique. En 1958, vous vous aventuriez sur le terrain de l'œcuménisme pratique en proposant des collectes occasionnelles faites dans une Église donnée au bénéfice des frères séparés de l'autre Église, reprenant ainsi le modèle néotestamentaire de la collecte pour l'Église de Jérusalem.

Vint ensuite le concile de Vatican II. Vous voilà observateur invité par le pape à titre personnel. Vous rendez compte de l'événement et vous l'interprétez de bien des manières, mettant lucidement en garde les protestants contre des attentes illusoire, exprimant aussi des réserves sur tel ou tel aspect du concile : par exemple, l'accent grandissant sur la mariologie, regrettant que l'Écriture n'ait pas été utilisée assez comme vis-à-vis critique.

Pourtant, comme d'autres observateurs protestants, vous relevez l'orientation œcuménique des textes de Vatican II, qui dépasse à cet égard les espoirs mis en lui : la valeur positive accordée aux Églises non catholiques et à leurs charismes. L'Église romaine n'était plus considérée comme la seule Église. Mais vous regrettez qu'une telle vision des choses ne se soit pas imposée partout ou comme on pouvait l'espérer.

Après le concile, vous ne vous contentez pas d'écrire. Vous agissez sur le plan concret. En 1972, vous figurez parmi les fondateurs de l'Institut d'Études Supérieures de Tantur, près de Jérusalem, qui accueille des étudiants de toutes les confessions et entend promouvoir la recherche œcuménique. Vous y enseignez vous-même durant la première année.

Puis, à quatre-vingt-quatre ans, à l'âge où d'autres se reposent de leurs œuvres, vous publiez, en 1986, un livre majeur qui va alimenter la discussion de façon notable : *L'Unité par la diversité*. Percevant le ralentissement de l'effort œcuménique dû peut-être à des attentes trop impatientes relatives à l'unité visible, vous présentez votre vision des choses, proche à certains égards, et quand même différente, des démarches de Fries, de Rahner et de Schütte.

Vous voulez éviter que l'œcuménisme s'étiolle comme une mode passagère et vous plaidez pour une unité dans une diversité, voire réalisée par la diversité.

Pour le montrer, vous vous fondez d'abord sur le Nouveau Testament, en particulier sur la diversité des charismes évoquée en *I Corinthiens* 12,4, que vous voudriez appliquer aussi aux Églises ou aux confessions actuelles. Vous parlez de charismes protestants, catholiques et orthodoxes, tout en signalant leur déformation possible. Il faut relever, selon vous, non seulement les convergences

mais aussi les divergences et les intégrer dans la rencontre entre les Églises. Vous écarterez radicalement le modèle de la fusion comme modèle œcuménique, le jugeant inconciliable avec l'essence d'une unité véritable, voire avec l'action du Saint-Esprit.

Ce que vous proposez, c'est « une communauté d'Églises parfaitement autonomes, demeurant catholiques, protestantes, orthodoxes, gardant les dons que l'Esprit leur a confiés, non pour se replier sur elles-mêmes, mais pour former la communion de tous ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ ».

Mais comment exprimer cette communion sur le plan des structures ? Au modèle d'un ministère d'unité de type pétrinien (cf. Fries-Rahner), vous préférez celui du concile, tout en étant bien conscient que, pour l'Église catholique, le concile sans lien avec la papauté est impensable.

Vos thèses, ainsi résumées sommairement et sans les nuances souhaitables, ont rencontré un écho remarquable, critique aussi, ce qui vous a conduit à répondre dans un nouveau livre d'une centaine de pages, *Les voies de l'unité chrétienne*. Vous y apportez un certain nombre de précisions. Pour éviter le reproche qu'on vous a fait de vous installer dans la division, vous employez maintenant, de manière conséquente, le terme « autonome » à la place de celui, critiqué, de « séparé ». Et puis, tout en continuant à mettre en garde contre des intercommunions qui reposaient sur une indifférence à l'égard de la signification de la Sainte Cène (vécue simplement comme convivialité), tout en soulignant l'importance d'autres formes de communion (telles que les agapes ou la collecte), vous admettez « qu'il ne faut pas exclure une hospitalité réciproque », comme celle recommandée par l'évêque Elchinger, ni l'intercommunion, mais toujours à la condition qu'on ne se laisse pas entraîner par un enthousiasme impétueux à évacuer la signification de la Cène ».

Si j'avais à récapituler en quelques mots ce qui me semble caractéristique de votre engagement œcuménique et à bien des égards exemplaire, je soulignerais les points suivants en guise de conclusion :

1) C'est d'abord une fidélité exigeante. Vous ne mettez jamais votre drapeau dans votre poche et, au-delà de tout irénisme illuministe, vous restez un partenaire exigeant dans le dialogue, notamment dans l'incessant recours à la Bible comme norme de la foi.

2) Attaché à votre Église, vous êtes pourtant lucide sur ses faiblesses, sur la déformation des charismes qu'elle a reçus (qu'en est-il de la Bible aujourd'hui dans le protestantisme ?). Le prix de

l'avancée œcuménique, c'est toujours la repentance, où les chrétiens balaient d'abord devant leur propre porte.

3) En même temps, l'œcuménisme sera la perception des valeurs des autres et la volonté de se laisser enrichir par elles.

4) La communion entre les Églises ne pourra se faire qu'au prix d'un renouveau et non d'une adaptation aux modes qui passent, la mode fût-elle œcuménique, ni au prix d'une « fausse présence au monde moderne » (J. Ellul). Ce renouveau passe fondamentalement par le ressourcement biblique auquel vous ne cessez de nous inviter et de nous conduire.

5) L'œcuménisme, ce ne seront pas seulement des sourires, des textes ou des belles paroles, mais c'est pour vous un ensemble de démarches concrètes. Les rencontres avec des hommes comme Congar, Daniélou, le cardinal Bêa et les différents papes ont jalonné votre propre itinéraire œcuménique. Votre engagement à l'Institut d'Études Supérieures de Tantur ou vos réflexions sur le modèle d'unité à mettre en œuvre montrent combien vous demeurez soucieux de réalisations concrètes.

Merci à Dieu, merci à vous, cher Monsieur Cullmann, pour les impulsions et l'exemple que vous nous avez donnés, merci pour le service rendu la fois à la science théologique et à la chrétienté.